

EM

J'aurais dû rester à l'École des arts de la scène ce week-end. J'aurais dû passer plus de temps à me préparer pour la grande audition du gala de fin d'année. J'aurais dû répéter chaque mouvement jusqu'à la perfection...

Je ne vais jamais être prête.

Je sens ma gorge se serrer. J'ai besoin de plus d'heures, plus de jours, plus de temps.

« Tu ne veux pas reprendre un peu de lasagnes ? » me demande ma grand-mère Nonna. Ses cheveux gris sont coupés court, et même si ses rides se sont creusées, même si ses joues ne sont plus aussi roses ni aussi rebondies qu'avant, et même si elle se fatigue plus vite, elle a toujours le sourire le plus rayonnant de New York. « Ou un peu plus de salade ? » Elle mélange à nouveau la salade de tomates et mozzarella. Elle fait pousser le basilic elle-même, et elle est persuadée qu'elle pourrait créer un menu entier avec des recettes au basilic – des steaks au pesto jusqu'au sorbet de basilic.

« D'accord, un peu de salade. » Je lui tends mon assiette. D'habitude, le restaurant de Nonna est plein de lumière, de bruit, de gens et de serveurs qui essaient de ne pas se rentrer dedans, mais, ce soir, il n'y a qu'elle et

moi. Le dimanche, Nonna ouvre le restaurant seulement le midi, et garde sa soirée libre.

« Tiens, mon cœur. » Elle boit son verre d'eau à petites gorgées. « Ton père était tellement mignon quand il était petit. Un jour, il a coupé toutes les roses du jardin et il m'en a fait un gros bouquet. Je n'ai pas eu le courage de le gronder. J'en ai même gardé une pour son livre de souvenirs d'enfance », dit-elle en prenant une grande inspiration, comme si elle était essoufflée. Elle passe la main sur la nappe rouge, comme pour la défroisser. Ce soir, elle a mis des bougies sur la petite table, et même de la musique italienne en fond, car elle a décrété qu'on allait faire une soirée romantique toutes les deux.

Même si c'était plus raisonnable de rester à l'École pour répéter, je ne pouvais pas lui dire non. Je ne voulais pas lui dire non. Et pas seulement parce qu'elle fait les meilleures lasagnes de tout New York.

« Je parle, je parle, mais je sais qu'il faut que tu t'en ailles », dit-elle en se levant. Elle s'appuie sur le dossier de la chaise.

« Non, non, je peux rester un peu », lui dis-je.

« C'est très gentil, ma puce, mais je vois bien que tu commences à te tortiller sur ta chaise, et je sais que ça veut dire que tu es déjà en retard. »

Et mince. Je ne m'étais pas rendu compte que je me tortillais. « Le dîner était absolument délicieux. Merci, Nonna. » Je commence à débarrasser la table, mais elle me prend les assiettes des mains.

« Laisse ça, je m'en occupe. Allez, allez, dépêche-toi de partir. »

Son regard est si tendre que j'aimerais pouvoir garder à tout jamais le sentiment qui m'envahit, pour pouvoir

me remonter le moral les jours de déprime, ou quand je croise le chemin de Nick – l’amour de ma vie, le meilleur ami de mon frère, mais aussi celui qui m’a brisé le cœur l’été dernier. Je prends Nonna par le bras et nous avançons jusqu’à la porte d’entrée. Une délicieuse odeur de pain frais, d’ail et de basilic flotte dans le restaurant. Ça me rappelle tous les moments heureux que j’ai passés, enfant, dans la cuisine avec elle et Poppa.

Tout était tellement plus simple, à cette époque.

J’attrape mon manteau, en faisant attention à ne pas faire tomber les photos qui sont accrochées au mur. Son « mur de la mémoire », comme elle le surnomme. Plein de photos de Poppa, de mon père et de toute ma famille, et des photos d’Italie. Il y a peu, elle a accroché une photo de Mr Edwards, l’homme qui lui fait la cour depuis maintenant près d’un an.

« *Ciao, Bellissima* », me dit-elle en me faisant un gros bisou sur la joue. « Merci d’être venue passer un peu de temps avec ta vieille grand-mère. » Elle me fait un clin d’œil.

« Tu n’es pas vieille.

— C’est vrai, tu as raison. Je suis une antiquité. » Elle éclate de rire et me prend à nouveau dans ses bras. Je sens son parfum, le parfum que maman lui offre chaque Noël, et d’autres souvenirs heureux me reviennent à l’esprit. Elle se met à tousser et s’appuie contre le mur. « Je sais que tu étais censée rester à l’École ce week-end, alors, merci encore. » Et avant que j’aie pu répondre, elle me pousse hors du restaurant. « Allez, va-t’en. Ne te mets pas en retard. »

« Je t’aime », lui dis-je. Je mets mon manteau et mon écharpe.

« Je t'aime aussi, *Bellissima*. » Après un instant, elle ajoute : « Et salue Nicholas de ma part. »

Nicholas. Nick. Je me force à esquisser un sourire, j'essaie de ne pas penser à Nick. Je me force à dire « au revoir » de la main à Nonna. « Je reviens te voir la semaine prochaine. »

Je lui lance un dernier regard, puis je me mets à marcher tout doucement vers le métro. Avant, j'adorais rentrer à l'École le dimanche soir. J'attendais Nick au coin de notre rue, et on faisait le chemin ensemble. On se racontait notre week-end. Il me faisait rire, il me parlait de ses parents, de notre dernière audition, du jeu vidéo qu'il avait réussi à se procurer avant la sortie officielle parce qu'il voulait absolument y jouer et qu'il connaissait un type qui était dans le métier. Pendant tout ce temps, j'essayais de ne pas regarder ses lèvres d'un air béat.

Mais ça, c'était avant.

Maintenant, je prends le métro depuis Brooklyn, où ma famille a déménagé après que le père de Nick a licencié le mien.

Je fais le trajet seule.

C'est fini le temps où j'essayais de passer chaque seconde avec Nick, où je lui envoyais des textos à n'importe quelle heure du jour et de la nuit juste pour le faire rire. Le temps où je ne pouvais m'empêcher de sourire à chaque fois que je le voyais.

Maintenant, je l'évite autant que je peux, et je lui ai même raconté que je sortais avec un mec que j'avais rencontré au restaurant de Nonna.

Je remonte la bretelle de mon sac sur mon épaule et je regarde le ciel gris au-dessus de moi. New York a eu

son lot de neige, de froid et de trottoirs verglacés, mais apparemment ce n'est pas fini, même si on est déjà en mars. Dans la rue juste avant le métro, il y a un petit café niché entre deux grands immeubles. Il y a toujours du monde, et je suis tentée de pousser la porte et de me mettre dans la file d'attente. De me cacher là et d'oublier la réalité. D'oublier l'École.

Mais je ne rentre pas dans le café, je continue mon chemin. Je passe à côté d'un groupe d'étudiants qui sont en train de parler d'une soirée incroyable à laquelle ils étaient la veille, et je manque rentrer dans un couple qui est en pleine séance de tripotage. J'entends d'ici mon frère leur dire de se chercher un hôtel. Je trouve une place vide dans le métro et je m'assois.

Et mon esprit se met une fois de plus à vagabonder. Si la troisième personne à entrer dans le wagon est une femme, je vais parler avec Nick. Je vais lui parler sérieusement. Je lui avoue que je ne sors avec personne.

La première personne qui entre dans le métro est une femme aux cheveux mi-longs, avec un grand sourire qui laisse entrevoir des dents du bonheur. Elle tient la main d'une autre femme, une brune. Cela fait donc deux personnes. La première femme embrasse l'autre sur la bouche, et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elles éclatent de rire. Une troisième personne entre dans le wagon : c'est un homme. Il ne porte pas de manteau malgré le froid glacial. Son T-shirt Hugo Boss moule ses pectoraux et son jean doit coûter plus cher qu'un semestre entier à l'École des arts de la scène. Vu le prix de sa tenue, ce n'est certainement pas par manque de moyens qu'il ne porte pas de manteau. Ça doit être une

question de style. C'est un choix risqué, vu la température ambiante.

Peut-être que je pourrais compter le couple comme une seule personne ? Et si le prochain passager est une femme, je vais parler à Nick.

Un groupe d'hommes entre dans la rame.

Je me ratatine dans mon fauteuil.

L'univers a tranché. Je ne parlerai pas à Nick aujourd'hui.

Mon téléphone se met à vibrer. Je l'attrape dans la poche arrière de mon pantalon. C'est un texto de mon frère – pas de Nick.

Désolé de ne pas être passé à la maison ce week-end, je bosse comme un taré sur mon expérience. Je suis mort. Enfin, j'espère qu'elle va pas me faire mourir pour de vrai, faut faire gaffe quand on fait joujou avec des virus.

Je souris. Roberto a parfois tendance à être un peu dramatique, mais c'est un vrai génie en physique et en mathématiques – un vrai génie dans tout ce qu'il touche. Il va finir sa licence avec deux ans d'avance. Et ensuite il va sauver le monde.

Je lui réponds :

Fais attention à toi.

Toujours.

Je m'enfonce dans mon siège. J'essaie de ne pas penser à ce que m'a dit Roberto sur tous les virus et les bactéries qu'on trouve dans les transports en commun. À quelques mètres de moi, il y a un mec qui est en train

de manger des *chicken wings*, et l'odeur envahit peu à peu le wagon. Je n'ai pas faim (impossible d'avoir faim après un plat de lasagnes de Nonna), mais cette odeur me rappelle une soirée qu'on avait passée avec Nick sur la terrasse de sa maison, il y a deux ans, pendant les vacances de Thanksgiving. On était tellement heureux et insouciant. Nos familles s'entendaient encore bien à cette époque. On avait décidé de s'échapper du repas traditionnel hyper guindé et de fuir nos parents et leurs amis ultra-chics pour monter sur le toit et commander un KFC. On était restés à parler sur le toit toute la nuit, tous les trois – Nick, Roberto et moi.

Une petite fille trisomique aux cheveux bruns et raides et aux yeux en amande entre dans le wagon avec sa maman. Elle a un grand sourire aux lèvres. Elle montre du doigt le siège en face du mien. « On peut s'asseoir, maman ? » Sa mère acquiesce.

Elles s'installent en face de moi, et la petite fille se blottit contre sa mère. Elles ont des manteaux violets assortis, avec un petit bonhomme de neige sur la poche avant. La fillette regarde autour d'elle, puis elle se lève pour toucher mon sac.

« Lola », lui lance sa mère, et la fillette se rassoit. Elle continue à regarder mon sac avec intérêt.

Soudain, son visage s'éclaire et son sourire s'agrandit encore. Elle me fait penser à une publicité pour la « marche pour la différence » qui a eu lieu il y a deux semaines pour informer sur la trisomie 21.

« Vous êtes une danseuse étoile ? » me demande-t-elle d'une voix toute gaie, en montrant le dessin qui orne mon sac : des pointes et une danseuse en tutu.

Je lui réponds : « Oui, je suis danseuse », mais je sens aussitôt un étrange malaise m'envahir. Je ne sais pas d'où vient ce sentiment, mais ce n'est pas agréable. J'ai l'impression d'avoir perdu l'étincelle de joie qui s'allumait en moi quand je parlais de la danse.

« Je suis trisomique », me dit-elle alors, d'un ton très factuel, et, avant que j'aie pu lui répondre, elle poursuit : « Mais je vais être basketteuse professionnelle. » Sa mère l'embrasse sur le front.

« C'est vrai que c'est déjà une excellente basketteuse. » La maman me lance un clin d'œil. « Mais elle veut aussi être patineuse artistique, faire du lacrosse, et devenir championne de gym – selon ce qu'elle voit à la télé. » Elle rit. Et je sens un sourire danser sur mes lèvres. Elles ont l'air tellement heureuses.

« Je suis sûre que tu feras des merveilles », lui dis-je. Elle acquiesce d'un air très sérieux. Je lui dis au revoir de la main. « Je descends à cette station. »

Elle me fait au revoir de la main elle aussi. « Toi aussi, tu vas faire des merveilles ! » Et son compliment fait bien plus chaud au cœur que le dernier mot d'encouragement que j'ai reçu d'une de mes professeurs. Peut-être parce qu'elle semble tellement y croire, alors que ma prof avait un air de pitié sur le visage, comme si elle était en train de penser : *Il faut bien que je t'encourage un peu, mais, en fait, je ne te trouve pas géniale.*

L'audition est dans trois jours. TROIS JOURS.

Je sais que je peux y arriver. Je sais que je suis assez bonne.

*Nota Bene : Travailler encore plus.*



NICK

Notre cuisinier m'a fait une tarte aux pommes hier soir, et une délicieuse odeur de cannelle et de caramel flotte encore dans la maison quand je me réveille. Je crois qu'il a eu pitié de moi quand mes parents ont annulé le dîner en famille que nous avions prévu, et que je me suis retrouvé à manger tout seul et à jouer aux jeux vidéo toute la soirée. Il sait que la tarte aux pommes meringuée est un de mes desserts préférés. Je ne dis pas *mon* préféré, car ce sont les *cannoli* qu'Em m'a faits cet été. Les *cannoli* qu'on a mangés ensemble juste avant de s'embrasser. Ses lèvres avaient encore le goût de la crème italienne.

Je ne devrais pas penser à Em, à ses baisers qui me font brûler de désir, à la manière dont elle s'abandonnait dans mes bras. Parce que ça commence à m'exciter, tout ça. Et mes parents sont juste à côté. Je n'ai aucune envie qu'ils s'en rendent compte. Il y a de meilleures manières de finir le week-end.

Je danse d'un pied sur l'autre, j'attrape mon sac, et je m'apprête à partir sans dire au revoir. Je leur en veux encore un peu de m'avoir laissé tomber hier soir. La plupart de mes copains trouvent ça trop cool quand leurs parents ne sont pas là, mais les choses sont un peu

différentes quand passer du temps avec ses parents est l'exception à la règle. Moi, ça ne me dérangerait pas, quelques dîners en famille. Qu'ils me posent des questions sur mes études, sur ma vie. Qu'ils s'intéressent à moi d'une manière ou d'une autre.

« Tu t'en vas déjà ? » me dit maman en sortant précipitamment du salon, où elle était en train de passer des coups de fil pour un gala de charité qu'elle organise dans deux mois. Elle n'est plus aussi triste qu'avant, mais elle a toujours l'air un peu absente quand elle est à la maison. Les séances de psy auxquelles ils me traînent une fois par mois aident un peu. Mais j'ai l'impression que, sa priorité, c'est d'arranger les choses avec mon père, et que ça la préoccupe tellement qu'elle ne sait pas trop quoi faire avec moi. Je sens que, parfois, elle fait des efforts, qu'elle prend un peu de temps dans son emploi du temps surchargé pour me parler. Mais, souvent, on ne se croise pas du week-end.

« Il est tard », lui dis-je en me passant la main sur la nuque. Je suis beaucoup plus grand qu'elle, mais, parfois, il suffit qu'elle me regarde avec un peu de tendresse et j'ai l'impression d'être à nouveau un petit garçon de cinq ans accro à sa maman. Dire qu'à l'époque j'étais persuadé que mes parents étaient parfaits ! Je me trouve ridicule d'avoir pu croire ça. N'importe quoi. Ouvre les yeux, Nick.

« Je suis désolée, on était vraiment débordés ce week-end, mais je te promets que la semaine prochaine on fera quelque chose de chouette ensemble, juste toi et moi.

— OK. » Je n'y crois pas un instant.

« Comment va Emilia ? » me demande-t-elle en me

scrutant du regard, comme si elle essayait de deviner la vérité.

« Elle va très bien. » J'essaie d'avoir l'air le plus détaché possible, mais, rien que d'entendre le prénom d'Emilia, j'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. J'ai vraiment déconné. J'ai tout foutu en l'air et maintenant je ne sais pas comment arranger les choses. Si ma relation avec maman était plus normale, si papa ne s'obstinait pas à m'interdire de sortir avec Em, peut-être que je pourrais lui demander conseil. Em dit qu'elle sort avec quelqu'un. Mais je n'y crois pas... Non pas que je sois irremplaçable, mais je vois bien qu'elle n'a pas l'air heureuse. Si elle était vraiment passée à autre chose, elle aurait l'air heureuse. Non, je me trompe ?

« Je suis contente d'entendre ça », répond ma mère, tout en réarrangeant légèrement un vase que lui a offert la femme de l'ancien gouverneur de New York. Elle le déplace jusqu'à ce qu'il soit exactement au milieu du petit guéridon sur lequel il trône. Je serre les poings. Et je me mets à la regarder à mon tour. Elle serre les lèvres comme si elle se retenait de dire quelque chose et je vois que ses mains tremblent un peu – je la connais, ça veut dire que quelque chose la tracasse.

« Je... » Ma voix se brise comme si j'étais un gamin de treize ans en train de muer.

Ses doigts glissent sur le vase. Ils suivent les contours de la fleur bleue qui orne son flanc. « Cela fait très longtemps que nous ne l'avons pas vue », dit-elle. Je serre les poings encore un peu plus fort, je pousse un grand soupir pour essayer d'alléger le poids qui pèse sur ma poitrine. Ma mère commence à peine à aller mieux, je n'ai pas

envie de mettre en péril sa convalescence. Je ne veux pas l'empêcher de remonter la pente, *nous* empêcher de remonter la pente, en lui posant la question qui me brûle la langue. *Est-ce que tu étais au courant ?* Je hurle intérieurement, je la supplie de lire dans mes pensées. *Est-ce que tu sais que papa m'a forcé à quitter Emilia et à sortir avec d'autres filles, avec les filles de ses potes, pour remporter un contrat ?*

Elle penche un peu la tête sur le côté. « Ça fait longtemps qu'on n'a pas vu Roberto, non plus.

— Ils ont beaucoup de boulot. Tout le monde a beaucoup de boulot en ce moment. » Mon ton est plus sec que je ne le voudrais. « Enfin, bref, faut que j'y aille. Mais je reviens vendredi soir ou samedi. » Je me force à esquisser un sourire. La colère que je sens monter en moi n'a rien à voir avec ma mère. C'est ma faute, c'est moi qui suis un lâche.

Chaque semaine, je me dis que je vais trouver le courage d'affronter mon père. Chaque semaine, je rassemble mes forces pour lui dire que je ne lui obéirai plus, que je ne céderai plus à ses chantages. Que c'est fini. Que je ne sortirai plus avec des filles pour lui faire plaisir. Mais, chaque semaine, c'est la même chose, je recule au dernier moment. Je n'y arrive pas. Soit il n'est pas à la maison, soit il est avec maman et je n'ai pas envie qu'elle paye les pots cassés. Elle a l'air encore tellement fragile, j'ai l'impression qu'à la moindre contrariété, elle serait capable de s'en aller et de ne jamais revenir.

Son portable sonne, et elle lève un doigt : « Attends une seconde », me dit-elle avant de décrocher. C'est encore pour son gala de charité. Son attitude change du

tout au tout : elle fait semblant que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sa voix est plus assurée, mais pas plus heureuse. Je suis quasi certain qu'aucune de ses « copines » n'est au courant de ses problèmes.

Mes parents me traînent chez le psy avec eux, « pour le bien de toute la famille ». Je mets un point d'honneur à râler pendant tout le chemin, mais j'avoue que ce n'est pas si mal. Maman s'est excusée de ne pas avoir été là quand elle a fait ses valises et qu'elle est partie « réfléchir » dans un centre de remise en forme pendant trois mois. Elle m'a dit que ça n'avait rien à voir avec moi, mais ce n'est pas vraiment le sentiment que j'ai eu. Je suis allé lui rendre visite là-bas pour son anniversaire, main dans la main avec Em. Mon anniversaire à moi était en octobre, et elle ne m'a même pas appelé. Je lui ai dit que ça m'avait blessé qu'elle oublie. Elle a pleuré et j'ai senti ma poitrine se serrer tellement fort que j'ai cru que je ne pourrais plus jamais respirer normalement.

« Que voulez-vous, Nicholas ? » m'a demandé le psy, le Dr Grahams, au cours d'une éprouvante séance en tête-à-tête que chacun de nous trois a dû endurer à son tour avant la séance en famille. Je n'ai pas répondu, et il a griffonné quelque chose dans son carnet. « Votre désir d'être accepté par votre père ne devrait pas vous faire oublier vos propres besoins, ni vous pousser à vous oublier vous-même », m'a-t-il dit, et il m'a demandé de garder cela à l'esprit.

C'est ce que j'essaie de faire.

« Mais bien sûr, Laura. Tu seras la première au courant », dit maman tout en me lançant un regard de dénégation. « Écoute, je dois te laisser. Nick va partir pour l'École. »

Je continue de la regarder, tout en changeant mon sac d'épaule.

Je ne veux pas demander à maman si elle était au courant des chantages de papa. Je préfère faire comme si elle ne savait pas. J'ai besoin de croire qu'au moins un de mes deux parents ne cherche pas à m'utiliser.

Elle raccroche. « Dis bonjour à Emilia de ma part », dit-elle. Je fais une grimace.

Et bim, tu viens de me tuer sans même t'en rendre compte, maman.

« Je n'y manquerai pas. » J'ai dit à Em que j'étais désolé que les choses se soient terminées de cette manière l'été dernier. Mais je ne lui ai jamais dit pourquoi. Je ne lui ai jamais dit à quel point j'aurais aimé que les choses se passent autrement. À quel point je voudrais qu'on soit à nouveau ensemble.

Le psy nous a aussi parlé de l'importance de dire pardon, il nous a assuré qu'on se sentirait libérés une fois qu'on se serait dit la vérité.

S'il le dit.

Rien que d'imaginer demander à ma mère si elle est au courant des chantages de papa, j'ai plus le trac que pour mes auditions de cette semaine. Quant à ce qui est de tout raconter à Em... J'ai l'impression que, dire la vérité, c'est encore plus dur que de réussir un *butterfly* – qui demande quand même de s'élancer le plus haut possible au-dessus du sol, de réaliser une rotation et d'atterrir jambe fléchie.

Sa haine, je peux vivre avec. Mais je ne supporte plus de voir dans ses yeux toute la douleur et le dégoût que j'ai causés.

Maman me lance un petit bisou de loin, et, même si elle ne va pas encore jusqu'à m'embrasser vraiment sur la joue, elle pose tout de même sa main sur mon épaule. Elle devient un peu plus tactile depuis qu'on a commencé à voir le psy. « Je sais que tu as une semaine chargée avec tes auditions. Et je sais aussi que tu aimerais que ton père te soutienne un peu plus.

— C'est l'euphémisme de l'année, ça. » Je laisse tomber mon sac par terre et je croise les bras sur ma poitrine. « Pourquoi êtes-vous toujours sur la défensive, Nick ? » dirait notre psy. J'hésite entre lui faire un doigt d'honneur mentalement pour avoir osé s'immiscer dans mes pensées, ou juste hausser les épaules parce qu'au fond, il a raison.

« Laisse-lui un peu de temps. Ça s'améliore tout doucement. »

C'est vrai. Même avec moi, les choses vont mieux. Cela fait trois mois qu'il ne m'a pas demandé de sortir avec une fille pour arranger ses affaires. Il est plus attentif quand on est ensemble, il parle beaucoup moins aussi, il est moins insistant, moins agaçant, moins contrariant, moins tout. Il n'en est pas encore à m'apporter un soutien sans faille, mais au moins il n'est plus aussi destructeur.

« Tu vas voir. Ça va être une année formidable pour toi. Pour nous tous. Pour notre famille. » Elle pose à nouveau sa main sur mon épaule. Son geste est un peu maladroit, mais je sens qu'elle fait des efforts.

« OK, maman. On se voit le week-end prochain. » Et je fais quelque chose que je n'ai pas fait depuis des lustres. Je me penche et je l'embrasse sur la joue. « Je t'aime, maman. »

Elle pose sa main sur sa joue et un sourire illumine son visage. Cette fois-ci, ce n'est pas un sourire hypocrite. « Je t'aime, mon cœur. »

Je ne me rappelle même plus depuis quand elle ne me l'a pas dit. Je suis à deux doigts de tourner son « je t'aime » en dérision – je crois que je serais capable de faire n'importe quoi pour ne plus laisser naître un espoir en moi tellement j'ai peur d'être déçu et de souffrir à nouveau. Mais je la regarde et je vois qu'elle y met tout son cœur. Elle fait des efforts pour être plus ouverte, et elle est vraiment en train de faire un travail sur elle-même.

Un sourire se dessine sur mes lèvres. Pas le sourire habituel des fins de week-end, qui veut dire : « Je suis content de me barrer de cet endroit. »

Non. Là, c'est un vrai sourire, sans arrière-pensée.